



HAL
open science

Le marasme dans les textes médicaux grecs. Sens et histoire du mot

Françoise Skoda

► **To cite this version:**

Françoise Skoda. Le marasme dans les textes médicaux grecs. Sens et histoire du mot. Revue des Études Grecques, 1994, 107 (1), pp.107-128. 10.3406/reg.1994.2608 . hal-03957657

HAL Id: hal-03957657

<https://hal.science/hal-03957657>

Submitted on 26 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le *marasme* dans les textes médicaux grecs. Sens et histoire du mot

Françoise Skoda

Résumé

Μαρασμός, dérivé nominal du verbe déjà homérique μαράϊνω, n'apparaît dans la littérature médicale qu'à partir du II^e siècle de notre ère pour désigner la consommation, la déshydratation incurables. Ce mal qui s'achève inéluctablement par la mort est désigné par un représentant de la racine indo-européenne *mer- « mourir ». Μαρασμός semble être venu relayer une autre dénomination de la consommation, φθίσις, qui tendait alors à se spécialiser au sens de « phtisie pulmonaire ».

Citer ce document / Cite this document :

Skoda Françoise. Le *marasme* dans les textes médicaux grecs. Sens et histoire du mot. In: Revue des Études Grecques, tome 107, fascicule 509-510, Janvier-juin 1994. pp. 107-128;

doi : <https://doi.org/10.3406/reg.1994.2608>

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1994_num_107_509_2608

Fichier pdf généré le 18/04/2018

LE MARASME DANS LES TEXTES MÉDICAUX GRECS. SENS ET HISTOIRE DU MOT

Le substantif *μαρασμός* « consommation » n'apparaît dans la littérature grecque qu'à une date relativement tardive, au II^e siècle de notre ère et ses emplois se limitent aux textes médicaux¹. En revanche, le verbe *μαραίνω*, d'où dérive le substantif, se trouve déjà attesté à l'époque archaïque, dans les textes littéraires et il se maintient en des contextes d'inspiration variée au cours de l'histoire de la langue.

A date ancienne, *μαραίνω* traduit l'*extinction* d'un feu. Ainsi dans l'*Iliade*, 9, 212, Patrocle a allumé un grand feu :

Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ πῦρ ἐκάγη καὶ φλόξ ἐμαράνθη,
Ἄνθρακιῆν στορέσας ὄβελοὺς ἐφύπερθε τάνυσσε

« Et lorsque le feu se consuma et que la flamme fut éteinte,
Achille étala la braise et plaça les broches au-dessus. »

(1) On ne trouve pas même de définition du terme chez les lexicographes de l'antiquité. Cependant la forme verbale apparaît chez Pollux, I, 231 Bethe, dans une énumération de verbes qui se réfèrent à des plantes et à des arbres (ἐπὶ φυτῶν καὶ δένδρων). Selon L. Demaitre, « The medical notion of *Withering* from Galen to the fourteenth century, the treatise on *marasmus* by Bernard of Gordon », *Traditio*, 47, 1992, p. 264, *μαρασμός* dénote le dessèchement des plantes et « le transfert au corps humain a dû s'opérer de bonne heure ». Remarquons cependant que c'est ce qu'impliquent les emplois de *μαραίνω* et de *μάρανσις*, mais que *μαρασμός* est employé plus tard.

R.E.G. tome CVII (1994/1), pp. 107-128.

Dans un texte dont la signification est proche, en *Illiade*, 23, 228, le verbe se réfère au feu et c'est παύεσθαι « cesser » qui traduit l'extinction définitive de la flamme :

Τῆμος πυρκαϊῆ ἐμαραίνεται, παύσατο δὲ φλόξ

« alors le feu du bûcher se consumait et la flamme s'éteignit ».

En ces deux passages, μαραίνεσθαι constitue donc une variante sémantique de κατακαίεσθαι et de παύεσθαι, comme le prouvent les commutations (κατὰ πῦρ) ἐκάη/(πυρκαϊῆ) ἐμαραίνεται et παύσατο (δὲ φλόξ)/(φλόξ) ἐμαράνθη. le verbe traduit la phase terminale d'une combustion qui s'achève en une extinction totale. Le sens d'*éteindre* un feu s'observe encore dans l'*Hymne homérique à Hermès*, 140, à l'actif² :

Ἄνθρακιῆν δ' ἐμάραινε, κόνιν δ' ἀμάθυνε μέλαιναν

« puis le dieu étouffait la braise et éparpillait la cendre noire ».

Plus tard, Aristote apportera une importante précision sur la signification exacte de μαραίνεσθαι dans son application au feu, révélant ainsi un sens spécifique. Dans le *De caelo*, 305a11, le naturaliste, traitant de la dissolution (διάλυσις) des corps simples, en vient à étudier l'extinction du feu. Il distingue alors nettement deux cas :

Δύο δὲ τρόπους ὀρῶμεν φθειρόμενον τὸ πῦρ ἕν τ' ὑπὸ τε γὰρ τοῦ ἐναντίου φθίρεται σθεννύμενον, καὶ αὐτὸ ὑφ' αὐτοῦ μαραινόμενον

« nous voyons que le feu périt de deux manières : il périt sous l'action du contraire, s'il *est éteint*, et de lui-même, quand il *s'épuise* lui-même » :

le renforcement du participe par le syntagme αὐτὸ ὑφ' αὐτοῦ constitué par la répétition intensive du pronom d'*ipséité* confirme l'emploi de la voix moyenne pour la forme μαραινόμενος en ce contexte.

Après Homère, le verbe s'applique à des référents variables et traduit, selon les cas, une *diminution*, un *affaiblissement*, un *dépérissement*, voire une *disparition* totale.

L'appauvrissement en eau entraîne une baisse de niveau des fleuves. Décrivant les eaux du Nil, Hérodote, 2, 24, s'exprime en ces termes :

(2) Le verbe se présente, le plus souvent, à la forme moyenne ou passive : la voix active est rare.

« Je dirai ce qui, à mon avis, fait que le Nil grossit en été : pendant la saison d'hiver, le soleil chassé par les frimas de son ancienne trajectoire parcourt la Libye supérieure... Il est naturel que la contrée dont ce dieu sera le plus proche et qu'il parcourra soit la plus pauvre en eau (διψῆν τε ὑδάτων μάλιστα) et que les fleuves qui coulent dans ce pays se réduisent (καὶ τὰ ἐγγώρια ῥεύματα μαραίνεσθαι τῶν ποταμῶν).

Le souffle du vent s'amenuise (Plut., *Pyrrhus*, 15, μαραινομένου τοῦ πνεύματος); les rayons du soleil diminuent (Aratos, *Phénomènes*, 862 :

Ἄλλ' ὁπότ' ἡελίοιο μαραινομένησιν ὁμοῖαι
Ἐξαπίνης ἀκτῖνες ἀπ' οὐρανόθεν τανύωνται

« mais lorsque les rayons du soleil semblent soudain faiblir et s'étirer... »

Le son faiblit³ (C.H., *Des chairs*, XVIII, 2 Joly, VIII, 608 Littré) :

Οἱ ἄνθρωποι ὁπόταν βούλωνται μέγα φωνῆσαι ἔλκοντες τὸ πνεῦμα τὸ ἔξω ὠθέουσι θύραζε καὶ φθέγγονται μέγα ἕως ἂν ἀντηχῆ τὸ πνεῦμα, ἔπειτα δὲ καταμαραίνεται τὸ φθέγμα

« En effet, lorsque les hommes veulent crier fort, ils attirent l'air extérieur, le chassent au-dehors et parlent haut aussi longtemps que l'air continue (à sortir); ensuite le son va s'affaiblissant. »

Le mouvement tend à s'effacer (*Problemata* aristotéliens, 901a26 : μαραίνεται ἡ κίνησις).

Lorsqu'il s'applique au corps humain, μαραίνεσθαι traduit l'affaiblissement, l'épuisement, le dépérissement. Chez Empédocle, fr. 156,3 Diels, le participe se réfère aux « nombreux mortels épuisés par de pénibles travaux » :

... πολλοὺς μογεροῖσιν μαραινομένους καμάτοισιν
φῶτας.

Des emplois médicaux du verbe s'observent en dehors même de la prose médicale, chez Thucydide, Platon et dans la tragédie grecque. Ainsi, l'historien, 2, 49, 6, associe la forme négative du

(3) Voir aussi les *Problemata*, 921 b 15 : « la voix faiblit, la première note, s'achevant et se dissipant, devient la dernière (ἡ νεάτη λήγουσα καὶ μαραινομένη ὑπάτη γίνεται).

verbe à ἀντέχειν «résister» dans la description d'une phase paradoxale de la «peste» d'Athènes⁴ :

Καὶ τὸ σῶμα, ὅσον περ χρόνον καὶ ἡ νόσος ἀκμάζει, οὐκ ἐμαραίνεται,
ἀλλ' ἀντεῖχε παρὰ δόξαν τῇ ταλαιπωρίᾳ

«Le corps, pendant la période active de la maladie, ne s'épuisait pas : il résistait d'une façon surprenante aux souffrances.»

Platon (*Plt.* 270 e) évoque le dépérissement des corps qui s'achève par la mort. Après une période de rajeunissement les fils de la terre sont à nouveau atteints par le cours du temps et par le vieillissement :

Τὸ δ' ἐντεῦθεν ἤδη μαραινόμενα κομιδῇ τὸ πάμπαν ἐξηφανίζετο

«après quoi, le déclin se poursuivant, ils finirent par disparaître complètement»⁵.

Le corps s'épuise sous l'effet de la maladie ou de l'agression⁶. Eschyle présente des emplois actifs du verbe. Dans le *Prométhée*, 597, l'agent responsable est la maladie (νόσος) :

θεόσυτόν τε νόσον ὠνόμασας, ἃ
μαραίνει με χρίουσα κέντροις

«Tu as nommé la maladie envoyée par les dieux, elle qui m'épuise de ses aiguillons.»

Dans les *Euménides*, 139, violence et harcèlement doivent avoir raison de l'homme poursuivi :

Σὺ δ' αἵματηρὸν πνεῦμ' ἐπουρίσασα τῷ

(4) On se reportera pour la «peste» d'Athènes, les «pestes» et «pestilences» à M. D. Grmek, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, 1983, p. 33, 141, 150, 437, 448, 456.

(5) L'issue fatale est clairement mentionnée par Platon, *Rép.* 609 d, dans un texte relatif à l'âme : «de même, en appliquant à l'âme les mêmes méthodes, demande-toi si l'injustice qui est en elle, et les autres vices, en se logeant en elle et en s'attachant à elle, la corrompent (φθείρει) et l'épuisent (μαραίνει) jusqu'à ce qu'ils la conduisent à la mort et la séparent du corps (ἕως ἂν εἰς θάνατον ἐξαγαγοῦσα, τοῦ σώματος χωρίσῃ)».

(6) On relève dans une épigramme de Statyllius Flaccus, *A. Pal.* 5, 4, un emploi plaisant du verbe à double sens. La souffrance morale semble être responsable d'un dépérissement : ... παρὰ νῦν λεχέεσσι μαραίνομ' ὁ τῆς ἐπιόρκου | κούρης... «maintenant, près du lit de cette fille parjure, je me consume». La parole est donnée à une lampe, comme l'indiquent les premiers vers, et μαραίνομαι n'est pas sans évoquer l'extinction d'une flamme.

Ἄτμῳ κατισχναίνουσα, νηδύος πυρί,
Ἔπον, μάραϊνε δευτέροις διώγμασιν

« puis sur cet homme, exhale ton souffle sanglant, dessèche-le par ton haleine, par ton feu intérieur, épuise-le par une nouvelle poursuite ».

Dans l'*Alceste* d'Euripide, la forme médio-passive est associée au verbe φθίνειν. L'héroïne « dépérit et elle est consumée par la maladie » :

φθίνει... καὶ μαραίνεται νόσῳ.

Le verbe μαραίνεσθαι, simple ou préverbe, s'observe dans quelques traités de la *Collection hippocratique*. Cependant, si les occurrences sont claires et le sens indubitable, elles n'offrent que peu de détails pour permettre de bien décrire le phénomène. Dans les *Maladies*, I (92, 12-13 Wittern ; V, 182, 6-8 Potter ; cf. VI, 204 Littré), le médecin traite de la mort en cas de *phrénitis* :

« Étant dans le délire, les patients ne prennent pour ainsi dire plus rien. »

Ὅταν τε προίη ὁ χρόνος, μαραίνονται τε καὶ μινύθουσιν ὑπὸ τε τοῦ πυρετοῦ καὶ ὑπὸ τοῦ μηδὲν ἐσιέναι ἐς τὸ σῶμα

« mais quand la maladie dure, l'amaigrissement et le marasme surviennent par suite de la fièvre et du manque d'alimentation ».

Ce bref passage constitue la plus longue description du marasme évoqué par le verbe μαραίνω. On y remarque l'amaigrissement du malade et la mention de deux causes liées, fièvre et absence d'alimentation. Les autres occurrences hippocratiques mentionnent le trouble sans s'y attarder. Le traité de *La nature de l'homme*, 12 (CMG, I, 1, 3, 200, 3-8 Jouanna ; cf. VI, 64 Littré) associe déclin et refroidissement :

Ἀνάγκη γὰρ αὐξανόμενον καὶ χωρὲν τὸ σῶμα πρὸς βίην θερμὸν εἶναι· ὅταν δὲ ἄρξῃται μαραίνεσθαι τὸ σῶμα, καταρρέον πρὸς εὐπέτειαν, ψυχρότερον γίνεται· καὶ κατὰ τοῦτον τὸν λόγον, ὅσον τῇ πρώτῃ τῶ ἡμερέων πλεῖστον αὔξεται ὄνθρωπος, τοσοῦτον θερμότητος γίνεται, καὶ τῇ ὑστατῇ τῶν ἡμερέων πλεῖστον καταμαραίνεται τοσοῦτον ψυχρότατον ἀνάγκη εἶναι

« Nécessairement, en effet, le corps qui croît et qui a des évacuations difficiles est chaud ; au contraire, le corps qui entre dans son déclin et qui, dès lors, est facilement sujet à des flux

abondants, se refroidit. Et en vertu de cette loi, dans la mesure où l'homme, au premier jour de sa vie, est à son maximum de croissance, il est à son maximum de chaleur, et au dernier jour de sa vie, dans la mesure où il est à son maximum de déclin, il est à son maximum de froideur, cela est nécessaire» (traduction de J. Jouanna).

L'occurrence du traité des *Glandes*, XIV, 2 Joly; VIII, 570 Littré) insiste sur le lien entre le marasme et le déclin de l'élan vital :

[Ἰσχία] καὶ ἤν ποιῆ φθίσιν, [καὶ] μαραίνεται ὁ ἄνθρωπος ὧδε καὶ ὧδε καὶ ζῶειν οὐκ ἐθέλει

«si la fluxion provoque la consommation, le patient tombe dans le dépérissement et il ne veut plus vivre».

Les passages hippocratiques qui traduisent par le verbe *μαραίνω* le dépérissement du corps⁷ ne sont donc ni très nombreux ni très développés.

Chez Galien et les médecins postérieurs, le verbe va de pair avec l'emploi fréquent du substantif *μαρασμός*⁸.

Dans l'ensemble, les référents de *μαραίνω* sont concrets : feu, eau, air, et liés à une opération sensorielle quand le verbe traduit la *diminution* perceptible des rayons du soleil, de la voix, du mouvement, le *dépérissement* sensible du corps humain qui maigrit, s'amenuise, décline jusqu'à la mort.

Cependant, *μαραίνω* a pu traduire la diminution d'entités abstraites. C'est ainsi que Plutarque, *César*, 3, choisit le participe moyen pour évoquer le déclin de la puissance de Sylla (τῆν Σύλλαν δυνάμεως ἤδη μαραινομένης); la comparaison qui soutient l'emploi du verbe à propos de la puissance d'Hannibal (Plut., *Fabius Maximus*, 2) révèle qu'à cette époque encore, le sens premier avait toujours cours :

«Il conseillait... de laisser la force d'Hannibal se consumer d'elle-même (περὶ αὐτῆς μαραίνεσθαι τὴν ἀκμὴν τοῦ Ἀννίβου), comme une flamme qui tire son éclat d'un foyer maigre et peu fourni.»

(7) Le verbe est attesté dans d'autres traités hippocratiques, mais il n'indique qu'une diminution et bien que ces occurrences concernent les écrits d'un médecin, elles ne sont pas à proprement parler médicales. Ainsi le verbe traduit la *décroissance* : Mal. I (17, 1 Wittern; V, 112, 7 Potter; VI, 150 Littré); *Aff.* 8 (V, 16, 16 Potter; VI, 216 Littré).

(8) On se reportera donc aux textes présentant le substantif.

Enfin le verbe a pu prendre les significations extrêmes de *disparaître, s'effacer* : le sang s'efface (Eschl., *Eum.* 280, αἷμα... μαραίνεται). Μαραίνω est alors une variante sémantique d'ἐξαφανίζω, comme le montre l'occurrence hippocratique des *Épidémies*, 7, 84 (= V, 442 Littré)⁹ :

κατὰ σπλῆνα τῆ χειρὶ ἐδείκνυν ὀλίγον χρόνον ξύστρεμμα ἀνώδυνον, παραχρῆμα ἐμαράνθη

« Avec la main, il indiqua pendant un peu de temps du côté de la rate, un gonflement indolore qui se dissipa aussitôt. »

Cet ensemble de textes, depuis les premières attestations homériques, montre l'appartenance de μαραίνειν au champ sémantique de κατακαίειν¹⁰ « brûler complètement, (se) consumer » et de verbes traduisant *achèvement* (λήγειν, παύεσθαι), *dépérissement* (φθειρεσθαι, φθίνειν) et finalement *disparition complète* (ἐξαφανίζεσθαι), *mort* (εἰς θάνατον ἄγειν)¹¹.

Comme la plupart des verbes grecs, μαραίνω a donné lieu à la dérivation.

Le substantif féminin à suffixe -σις traduit, en tant que nom d'action, le même procès que le verbe. Il est peu attesté en dehors des traités scientifiques d'Aristote.

L'opposition observée entre les verbes μαραίνεσθαι et σθένυσθαι du *De caelo*, 305a11¹² se retrouve dans la paire oppositionnelle μάρανσις/σθέσις du traité *De juventute atque senectute*, 469b22 :

Ἄλλὰ μὴν πυρός γε δύο ὀρώμεν φθοράς, μάρανσίν τε καὶ σθέσιν· καλοῦμεν δὲ τὴν μὲν ὑφ' αὐτοῦ μάρανσιν, τὴν δ' ὑπὸ ἐναντίων σθέσιν, τὴν μὲν γῆρα¹³, τὴν δὲ βίαιον

(9) Cf. *Prorrh.* II (= IX, 22 L) : Οἷσι δὲ οἰδήματα μεγάλα γενόμενα καταμαραίνεται, καὶ αὔθις ἐπαίρεται οὔτοι δὲ μᾶλλον περιγίνονται τῶν ἐκ τῶν αἱμάτων τῆς ἀναρρήξιος ἐμπιμπλαμένων « ceux chez qui de grands gonflement surviennent puis disparaissent et se reforment, ceux-là guérissent plus facilement que les patients devenus hydropiques ».

(10) Dans le traité hippocratique *Des affections*, 59 (V, 86, 3-6 Potter, VI, 268L), la consommation des aliments relâchants est une conséquence de leur échauffement : τὰ διαχωρητικὰ ἐν τῇ κοιλίᾳ, θερμαίνεται τε ταχύ, καὶ θερμαινόμενα μαραίνεται καὶ τήκεται· καὶ τὴν διαχώρησιν διὰ τοῦτο ταχείαν παρέχει « des aliments relâchants s'échauffent vite dans le ventre ; échauffés, ils se consomment, fondent ; et, de la sorte, provoquent une évacuation rapide ».

(11) Cf. J. H. H. Smidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, IV, 1969, 83, qui range μαραίνω aux côtés d'ὀλλύναι, φθίνειν, φθείρειν « mourir ».

(12) Voir texte cité *supra*.

(13) Il est clair qu'en ce passage, γῆρας explicite μάρανσις. Il s'agit bien d'un déclin qui conduit à la disparition définitive.

« Nous disons que la chaleur se consume d'elle-même et qu'elle est étouffée sous l'action de contraires, d'un côté que c'est une destruction due à la vieillesse, et de l'autre une destruction violente. »

Une comparaison avec la combustion par le feu conduit Aristote, *Meteorologica*, 361b21, à évoquer la dissipation des vents :

« C'est comme lorsqu'on jette un corps inflammable¹⁴ de petite dimension dans un grand feu ; il est souvent consumé avant d'avoir eu le temps d'émettre de la fumée. »

Le texte poursuit en réunissant les substantifs μάρανσις « consommation » et ξηρότης « sécheresse, dessèchement » :

Διὰ μὲν οὖν ταύτας τὰς αἰτίας καταπαύει τε τὰ πνεύματα καὶ ἐξ ἀρχῆς γίνεσθαι κωλύει, τῇ μὲν μαράνσει καταπαύων, τῷ δὲ τάχει τῆς ξηρότητος γίνεσθαι κωλύων

« C'est pour ces raisons que le soleil fait cesser les vents ou les empêche, dès le début de se former : il y met un terme en les consumant et empêche leur formation par la rapidité du dessèchement. »

Puis, le naturaliste applique le substantif à la dissipation des nuages (*Meteor.* 372a19) :

Διὸ καὶ σημεῖον ἡ μὲν σύστασις ὕδατος ἐστὶν αἱ μέντοι διασπάσεις ἢ μαράνσεις, αὗται μὲν εὐδιῶν, αἱ δὲ διασπάσεις πνεύματος

« La condensation est signe de pluie : cependant la dispersion ou la dissipation des nuages sont des signes de beau temps, dans le dernier cas, et de vent, dans le cas de dispersion. »

Les *Problemata*, 871b17, présentent un emploi médical de μάρανσις qui traduit le *dépérissement* des malades :

Σημεῖον δὲ τῶν εἰρημένων ἐστὶν αἱ γινόμεναι βοήθειαι τοῖς μαράνσει τὸν βίον ἐκλείπουσιν

« Ce qui constitue la preuve de ce qu'on avance, ce sont les

(14) On rapprochera le passage du traité aristotélicien *De respiratione*, 474 b. Le terme μάρανσις y désigne la consommation qui conduit à l'extinction totale : ἡ δὲ μάρανσις διὰ πλῆθος θερμότητος· καὶ γὰρ ἂν ὑπερβαλλῆ τὸ περίξ θερμὸν καὶ τροφήν ἐν μὴ λαμβάνῃ, φθείρεται τὸ πυρούμενον, οὐ ψυχόμενον ἀλλὰ μαραινόμενον « mais la consommation est due à l'excès de chaleur car si la chaleur extérieure est excessive, l'objet brûlant, à moins de recevoir de la nourriture meurt, non parce qu'il devient froid, mais parce qu'il se consume de lui-même ».

moyens utilisés pour soigner les malades qui meurent de consommation¹⁵.»

Le marasme est bien ici le prélude à la mort. Au total, μάρανοις traduit *détérioration, décrépitude, vieillissement*¹⁶, *disparition*.

Un deuxième dérivé nominal s'est constitué sur le verbe μαραίνω, avec un suffixe -σμός¹⁷; μαρασμός, autre nom de procès, est attesté à partir du II^e siècle de notre ère : les écrits médicaux de Galien, Arétée de Cappadoce, Soranos, Oribase, Aëtius, Alexandre de Tralles, Paul d'Égine¹⁸, offrent une intéressante documentation qui permet de cerner ce que la médecine posthipocratique entend par μαρασμός¹⁹.

● Définition du marasme

La distinction entre trois types de mort présentée par le traité galénique *De crisibus*, III (187,5-7 Alexanderson, cf. IX, 733 Kühn) apporte une utile précision sur le marasme :

ἢ γὰρ ἀθρόως ἀποθνήσκει τις ἅμα ταραχῆ καὶ σάλῳ καὶ τισιν ἐκκρίσει-
σιν ἢ ἀποσκήμασιν ἀξιολόγοις, ἢ οὐκ ἀπέθανε ἐπὶ τοῖσδε, χείρων
δ' ἀπεδείχθη μακρῶ.

«ou bien la mort s'accompagne à la fois de trouble, de grande agitation, d'excrétions ou d'abcès considérables, ou bien on ne meurt pas de ces maux, mais c'est une fin bien pire qui est visible.»

Aux deux types de mort qu'il décrit, le médecin oppose, ensuite, une troisième sorte, le marasme :

τὸ δὲ τρίτον εἶδος τῆς κακῆς μεταβολῆς, τὸ κατὰ βραχὺ γινόμενον
ἄχρι θανάτου, μαρασμός ὀνομαζέσθω

(15) L'auteur soutient la thèse que c'est une différence d'humidité qui affaiblit le vieillard et le mène rapidement à la mort. Aussi propose-t-il un traitement adéquat : «si on leur instille un liquide nourricier, c'est le retour à la vie et leur aspect montre que leur dépérissement était dû à la déficience de ce liquide. Le terme utilisé ici comme variante sémantique de μάρανοις est διάλυσις litt. «dissolution».

(16) Cf. *De juventute atque senectute* ; voir aussi l'adjectif μαραντικός «flétri», appliqué à un vieillard (γέρων) chez Phrynichos, *PS*, 57 b.

(17) Le suffixe indo-européen *-mo, qui a servi en grec à former des noms d'action tirés de verbes, présente une forme -σμός, dans laquelle intervient un élargissement *-s. Ce suffixe -σμός a connu une plus grande fortune, comme le souligne P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 138.

(18) Ces écrits couvrent une large période du I^{er} au VII^e siècle.

(19) Galien fait fréquemment allusion au marasme et lui consacre le traité *De marcere*.

« mais il faut donner le nom de *marasme* à la troisième variété de transformation funeste qui va jusqu'à la mort ».

Une telle opposition révèle que *μαρασμός*, loin de désigner une mort violente ou une mort dans la souffrance, s'applique à un déclin qui conduit à l'issue fatale : le malade s'éteint. D'ailleurs, Galien explique l'emploi du terme qu'il relie au sens premier « s'éteindre » (*De causis pulsuum*, IV [IX, 175 K]) :

ὄνόμασται δὲ τὸ πάθος ἀπὸ τῶν φλογῶν τῶν μαραινομένων
« la maladie tire son nom de l'extinction des flammes »²⁰.

Le médecin précise alors :

ἐνδεία δ' αὐται τροφῆς ἀποσβέννυνται²¹
« elles sont éteintes par le manque d'alimentation »²²

C'est donc un transfert de sens qui explique l'emploi du terme dans le vocabulaire médical : le malade se consume tel un feu qui s'éteint. La métaphore se trouve commentée au premier chapitre du traité sur le marasme (*De marcore*, VII, 666-667 K). Définissant le marasme comme la destruction d'un corps vivant par la sécheresse» (φθορὰ ζῶντος σώματος ἐπὶ ξηρότητος), Galien développe une remarque lexicologique :

ἐκ μεταφορᾶς δὲ ἤδη καὶ τὰς ἀλλὰς φθοράς, ὅσαι γίνονται διὰ ξηρότητος, μαρασμὸν ὀνομάζουσιν· ὥστε καὶ κατὰ τοῦ πυρὸς ἐπιφέρουσι τοῦνομα, καὶ μᾶλλον ἔτι πορρώτερον, ἐπιφέροντες ἐπὶ πάντα τὰ κατὰ βραχὺ φθειρόμενα

« c'est bien par métaphore que l'on donne le nom de *marasme* à toutes les maladies dues à la sécheresse ; on tire ainsi ce nom d'une comparaison avec le feu en l'appliquant, par extension, à toutes les maladies qui détruisent le corps en peu de temps ».

Il existe plusieurs variétés de marasme (*De marcore*, VII, 667-668 K)²³ entre lesquelles le traité établit des distinctions :

(20) Cf. les emplois dans la poésie archaïque déjà cités, *Il.* 9, 212 ; 23, 228 ; *H. Hermès*, 140.

(21) Pour l'opposition entre *μαραίνεσθαι* et *σβέννυσθαι*, voir *supra* les traités *De caelo*, 305a11 et pour *μάρανσις/σβέσις*, *De juventute atque senectute*, 469b22.

(22) On sera sensible à cette précision car l'absence d'alimentation est chez un malade l'une des causes du marasme : voir plus loin, la définition du marasme simple (*De marcore*, VII, 668 K).

(23) Cf. encore *De marcore*, VII, 686 K, où le médecin distingue le vieillissement dû à la maladie (τὸ γῆρας τὸ ἐκ νόσου), froid et sec, mais sans fièvre, d'une

— un marasme simple :

εἰ μὲν δὴ τοῦτο μόνον αὐτοῖς ὑπάρχοι τὸ ξηραίνεσθαι ... ἀπλοῦς ἐστὶν ὁ μαρασμός

«si les corps ne sont affectés que par la sécheresse, le marasme est simple».

— un marasme double :

εἰ δ' ἤτοι θερμότης ἄμετρος ἢ ψύξις αὐτῶ προσγένοιτο, σύνθετος οὕτω τε καὶ διττὸς ὁ τρόπος εἶη τῆς φθορᾶς

«mais s'il s'ajoute à la sécheresse une chaleur ou un froid immodérés, il pourrait s'agir d'une variété composite et double de la maladie».

Galien affine alors le classement proposé :

ὁ μὲν οὖν ἀπλοῦς μαρασμός ἐπὶ ταῖς ἀσιτίαις δοκεῖ γίνεσθαι τῶν τε κατὰ πρόθεσιν ἀποκαρτερούντων καὶ ὅσοι λιμώττουσιν ἀπορίᾳ σιτίων

«le marasme simple semble survenir en cas d'absence d'alimentation, chez ceux qui, par choix, se laissent mourir de faim et chez ceux qui meurent de faim par manque de nourriture».

Le marasme double s'accompagne, selon les cas, de froid ou de chaleur :

ὁ δὲ μετὰ ψύξεως, ἐπὶ τε τῶν γηρασκόντων καὶ ὅσοι διὰ τι πάθος εἰς ὁμοίαν γῆρα διάθεσιν ἐμπίπτουσι

«le marasme avec froid survient chez ceux qui vieillissent²⁴ et chez tous ceux qui, en raison d'une maladie, tombent dans un état semblable à la vieillesse».

ὁ δὲ μετὰ θερμότητος ἔν τισι τῶν ἐκτικῶν πυρετῶν

deuxième variété que Philippe nomme «marasme brûlant» (ὁ περιφρυγῆς ὀνομαζόμενος ὑπὸ τοῦ Φιλίππου μαρασμός) pour lequel Galien précise qu'il s'agit vraiment de marasme (ὄντως ἐστὶ μαρασμός) et qu'il rapproche du marasme syncopal (ὥσπερ γε καὶ ὁ συγκοπῶδης). Pour l'expression ἐκ νόσου γῆρας on se reportera aussi au *De methodo medendi* (X, 495 K); *De causis pulsuum* (IX, 176 K).

(24) Cf. *De differentiis februm*, I (= VII, 315 K) : «le marasme survient chez les vieillards, sans fièvre, parce que leur chaleur naturelle a été éteinte (ἐπὶ τε τῶν γηρασάντων γίγνεται χωρὶς πυρετοῦ, σβεσθείσης αὐτοῖς τῆς ἐμφύτου θερμότητος). Cette dernière précision n'est pas sans rappeler l'origine métaphorique de μαρασμός «extinction, consommation». Voir encore *De sanitate tuenda*, 357 K, qui renvoie au traité *De marcore*; et Aëtius, V, 94 Olivieri, 78, qui distingue décrépitude maldivine et vieillissement naturel.

«le marasme avec chaleur survient dans quelques cas de fièvres hectiques».

● *Genèse du marasme*

Les médecins des premiers siècles de notre ère ont apporté une grande attention à la formation du marasme. Cette consomp- tion se constitue dès que survient un dessèchement, qu'il soit total ou partiel (Gal., *De marcore* 668 K) :

ἐπὶ μὲν δὴ τῶν φυτῶν ὅλον τὸ σῶμα καὶ μόνιον ὀτιοῦν αὐτῶν μαραι-
νεσθαι λέγομεν ἐπὶ ταῖς διὰ ξηρότητος φθοραῖς

«nous parlons de marasme quand il s'agit de dépérissements dus à la sécheresse, qu'il concerne le corps entier des êtres²⁵ ou n'importe quelle partie».

Le dessèchement du cœur²⁶, qui constitue une atteinte grave, est présenté comme la cause déclenchante du mal (*De differentiis februm*, I = VII, 326 K) :

ἄρχεσθαι δὲ λέγω τὸν μαρασμόν, ὅταν ἡ σύμφυτος ὑγρότης ἢ ἐν ἑκα-
στῷ σώματι παρεσπαρμένη κατὰ τὰς μεταξὺ χώρας τῶν ὁμοιομερῶν.
ἐξ ἧς πρῶτον τρέφεται τὰ μόρια, κινδυνεύη μηκέτ' εἶναι κατὰ τὸ τῆς
καρδίας σῶμα

«je dis que le marasme débute chaque fois que l'humidité naturelle qui se trouve répandue dans chaque corps dans les régions intermédiaires des parties homéomères et dont les parties du corps se nourrissent d'abord, risque de ne plus se trouver dans l'ensemble du cœur».

Si l'humidité ne peut se conserver, le marasme s'établit indubi- tablement (ὁ ἀκριβῆς ἤδη μαρασμός συνίσταται)²⁷.

(25) Le marasme n'atteint pas seulement les hommes, mais encore les ani- maux et les plantes (Gal., *De sanitate tuenda*, VI, 357 K ; Dioscoride, *De materia medica*, 2, 166 ; 3, 86, qui l'applique aux fleurs). On trouve dans les traités gynécologiques de Soranos, II, 41, dans le chapitre sur le détachement du cor- don ombilical, un emploi de μαρασμός qui n'est pas sans rappeler le flétrissement des plantes : «le cordon ombilical se détache après s'être flétri» (τοῦ ὀμφαλοῦ κατὰ μαρασμόν ἀποπεσόντος). Paul d'Égine, I, 36, use du participe μεμαρασμένος, dans une prescription de scille sèche (σκόλλης μεμαρασμένης).

(26) La sécheresse du cœur est présentée à plusieurs reprises dans le *Corpus galénique* comme un symptôme très grave : elle entraîne en effet un vieillisse- ment rapide (cf. *De methodo medendi*, X, 495, εἰ δὲ βραχὺ τι τὸ τῆς καρδίας σῶμα ξηρανθείη, ταχύγηροι μὲν γίνονται «si le corps même du cœur se dessèche rapide- ment, les malades vieillissent vite»).

(27) En effet, tant qu'il reste dans le corps un tant soit peu d'humidité on ne peut parler de marasme. C'est la réduction excessive de ce taux qui constitue le

La sécheresse des artères, déjà évoquée par Galien dans le traité *De marcore*, VII, 686 K, rend même le mal incurable (Gal., *Synopsis librorum suorum de pulsibus*, IX, 523 K) :

προσῆκει γὰρ τὸν μαρασμὸν ὡς ἀνίατον ὑπάρχειν ὁπόταν δι' αὐτὸν ἀρτηρία τοσαύτην λάβῃ ξηρότητα

«il convient de dire que le marasme est incurable lorsque l'artère acquiert une si grande sécheresse en raison même de l'affection».

L'échauffement du foie est, d'autre part, présenté par Paul d'Égine comme une cause de marasme, dans le chapitre qu'il consacre aux affections du foie (περὶ τῶν τοῦ ἥπατος παθῶν) III, 46, 2.

ἐρυσιπέλατος δὲ συστάντος ἐν τῷ ἥπατι τὰ τε τῆς φλογώσεως ἐπεκτείνεται καὶ καυσοῦνται καὶ μαρασμὸς ἐπιγίνεται

«si l'inflammation s'installe dans le foie, le feu s'étend; les malades brûlent de fièvre et le marasme survient».

Les analyses galéniques ont été prolongées et les médecins ont confirmé que le trait dominant du marasme consiste en un dessèchement extraordinaire. Il s'agit, plus précisément, d'une aggravation²⁸ de la sécheresse corporelle, d'une limite extrême au-delà de laquelle la régression du mal n'est plus possible. La comparaison, proposée par Aétius V, 94 (Olivieri, 78), au VI^e siècle, entre le corps d'un malade atteint de marasme et un arbre sec, est on ne peut plus éloquente :

μαραίνεται γὰρ ἐπ' αὐτὸν τὸ σύμπαν σῶμα
δίκτην δένδρου ξηρανθέντος ἐσχάτως ἢ
διὰ φλογὸς γειννίασιν ἢ διὰ σφοδρὸν καὶ
ἄμετρον αὐχμόν

«car le corps entier se consume, à la manière d'un arbre desséché en raison de la proximité d'une flamme ou bien en raison d'une sécheresse terrible, démesurée».

marasme. Cette affirmation sera reprise par Oribase, VI, 21; voir encore Alexandre de Tralles, I, 349: «si l'humidité est complètement consumée, alors le marasme s'installe». Il s'agit de déshydratation.

(28) Déjà Galien *De methodo medendi*, X, 494 K, y voyait l'aggravation d'une dyscrasie sèche.

● *Marasme consécutif aux affections graves*

Le marasme peut succéder à d'autres maux. Déjà Galien enseignait que des maladies aiguës négligées, pouvaient évoluer en marasme (*In Hippocratis Prognosticum Commentaria*, I, CMG, V, 9, 2, 240, 12-14 Heeg ; cf. XVIII B, 79 K) : μετάπτωσις μὲν γὰρ ἐν ταῖς ἐλλιπέσι κρίσεσι γίνεται τῶν ὀξέων νοσημάτων... καὶ μάλιστα μαρασμόν. Ainsi le marasme succède à une fièvre hectique qui elle-même fait suite à un précédent état maladif. On observe une succession de maux aggravés qui s'achèvent par le marasme, comme le montre parfaitement un passage du *De methodo medendi*, X, 542 K :

ἀλλ' ἐπὶ ταῖς μακροτέραις ἀσιτίαις ἀλίσκονται
 πυρετοῖς δριμυτάτοις τε καὶ ὀξύτατοις,
 ἐξ ὧν ἡ μετάπτωσις εἰς τοὺς ἐκτικοὺς
 γίνεται ῥαδίως, κάξ ἐκείνων
 αὔθις εἰς τὸν περιφρυγῆ μαρασμόν²⁹
 ἢ εἰ εὐαδίκητον εἶη τὸ στόμα τῆς γαστρὸς
 εἰς τὸν συγκοπώδη

« A la suite de jeûnes prolongés, ils sont saisis de fièvres très violentes et très aiguës qui évoluent en fièvres hectiques, puis, à nouveau, en marasme brûlant, ou si le haut de l'estomac est vulnérable, en marasme syncopal. »

Plus loin (686-687 K), le médecin montre l'évolution de fièvres ardentes (καυσώδεις πυρετοί) en fièvres hectiques, puis de ces dernières en marasme. Une telle gradation dans les maux conduit à la mort du patient qui finit par sombrer définitivement. Alexandre de Tralles a apporté une attention méticuleuse à l'étude des maladies qui s'achèvent en marasme, en particulier dans le chapitre Περὶ τῶν ἐκ μεταπτώσεως ἐκτικῶν πυρετῶν, I, 357 Puschmann, et dans celui qui étudie les signes du passage d'une fièvre hectique à une fièvre marasmatique (Σημεῖα ἐκτικῶν μεταπίπτοντος εἰς τὸν μαρασμώδη πυρετόν, I, 353). Du reste, Galien avait parfaitement établi le lien entre dessèchement et chaleur dans le cas de la fièvre marasmatique (*De differentiis febrium*, I [VII, 315 K]) :

(29) Dans son commentaire au III^e livre des *Épidémies* hippocratiques (III, 36 L), Galien (CMG V 10, 2.1. 44) diagnostique ce que « les nouveaux médecins nomment *marasme brûlant* ». Ainsi se trouve souligné le caractère récent de l'expression (cf. R. J. Durling, *A Dictionary of Medical Terms in Galen*, Leiden - New York - Köln, 1993, 231) ; voir aussi notre note 23.

ὁ δὲ μαρασμώδης³⁰ πυρετὸς οὐ ξηρὸν μόνον, ἀλλὰ καὶ θερμὸν ἐστὶ πάθος

«la fièvre qui consume n'est pas seulement une affection desséchante, mais c'est aussi une affection chaude».

● *Symptômes*

Les signes du marasme sont aisés à reconnaître : le pouls devient dur³¹ et présente d'autres caractéristiques énumérées par Alexandre de Tralles, I, 353 :

οἱ σφυγμοὶ... καὶ μικροὶ διὰ τὴν τοιαύτην αἰτίαν καὶ πυκνοὶ διὰ τὴν χρείαν καὶ ἀμυδροὶ διὰ τὴν ἀσθένειαν καὶ ἰσχυροί, διότι οὐδὲ εἰς πλάτος ἐπεκτείνεσθαι δύνανται

«le pouls est également faible pour la même raison : il est fréquent par nécessité ; il est inégal en raison de la faiblesse et mal frappé parce qu'il n'a pas la vigueur suffisante pour être large».

Le visage prend un aspect particulier. Alexandre de Tralles, I, 353, invite à observer le patient :

τὰ τοῦ μαρασμώδους ἀπὸ ἐκτικτοῦ σημεῖα καὶ ἐξ αὐτοῦ μόνου τοῦ προσώπου πᾶσι φανερώτατα καθέστηκε

«les signes du passage de la fièvre hectique au marasme sont très visibles pour tous au seul aspect du visage».

La description détaillée qui fait suite à cette affirmation révèle effectivement un dépérissement total :

πρῶτον μὲν γὰρ αὐτῶν τὸ τῆς χροιάς ἄνθος οὐκέτι σφύζεται, ἀλλὰ μελάντερόν πως καὶ κατάξηρον καὶ αὐχμῶδες ὑπὸ τῆς ἀμέτρου θερμασίας τῶν πυρετῶν καταφαίνεται καὶ τὸ δέρμα δὲ διατείνεται τοῦ μετώπου ἰσχυρῶς καὶ τὰ βλέφαρα βαρύνονται, ὥσπερ οἱ εἰς ὕπνον ἐλκόμενοι· ἐστὶ δὲ οὐχ ὕπνος ἀλλὰ μᾶλλον ἀδυναμία τῶν ἀνασπᾶν τὰ βλέφαρα πεφυκότων μυῶν, ὅθεν καὶ λήμας ἔχουσι ξηρὰς διὰ ἀσθένειαν τῶν φυσικῶν δυνάμεων

(30) L'adjectif *μαρασμώδης* s'applique aux affections «marasmatiques» ou aux malades qui en sont atteints (Arétée, II, 8); pour la formation -ώδης, voir J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, Göttingen, 1953, 897-961; D. Op de Hipt, *Adjektive auf -ώδης im Corpus Hippocraticum*, Hambourg, 1972; Ch. de Lambertier, «Préhistoire du suffixe -ώδης», *Rouenlac*, 1985, 17-19.

(31) Galien, *De differentiis februm*, VII, 326 K, attribue cette dureté à la sécheresse des artères et du cœur.

« D'abord chez ces malades, la couleur de fleur rouge des joues ne se maintient plus, mais elle prend une teinte sombre, desséchée, terreuse, par suite de la température excessive causée par la fièvre. La peau du front est fortement relâchée³², les paupières sont lourdes, comme appesanties par un besoin de dormir ; mais le malade ne dort pas ; c'est plutôt l'impuissance des muscles chargés naturellement de relever les paupières. Aussi se forme-t-il de la chassie sèche par suite de l'amoin- drissement des formes physiques. »

Paul d'Égine, II, 31, suit de très près la description d'Alexandre de Tralles, en rappelant la facilité à reconnaître le passage d'une fièvre hectique au marasme. Il insiste sur les yeux creux du malade (ὀφθαλμούς... κοίλους), le front desséché (μέτωπον ξηρόν).

Les hypocondres sont tendus. La cause en est encore le dessèchement (Alexandre de Tralles, I, 353) :

τῶν ὑμένων καὶ τῶν νεύρων τάσιν τινὰ ὑπομεινάντων διὰ τὴν ξηρότητα

« parce que les membranes et les muscles subissent une certaine tension par suite du dessèchement ».

● *Traitements du marasme : tentatives*

Les traitements doivent être adaptés à chaque variété de marasme, dit Galien. Seul le « marasme torride » est susceptible de recevoir des soins préventifs (*De marcore*, VII, 699-700) :

τοῦ μὲν οὖν περιφρυγοῦς μαρασμοῦ τὴν γένεσιν ἐκ τῶν καυσωδῶν πυρετῶν λαμβάνοντος ἢ κώλυσις ἐν τοῖς ψυκτηρίοις ἐστὶν ἰάμασιν

« Il est possible d'empêcher l'apparition du marasme à la suite des fièvres ardentes, grâce à des remèdes rafraîchissants. »

Cependant Alexandre de Tralles interdit la prescription de boissons froides : « Boire froid cause un double effet nuisible : tantôt un abattement considérable des forces et la mort, tantôt un refroidissement du cœur et l'absorption de la chaleur naturelle de l'organisme. »

L'usage du vin est recommandé pour le marasme froid, mais doit être évité pour le marasme torride (Gal., *De marcore*, VII,

(32) On rapprochera le texte d'Oribase, V, 994.

703-704 K : ἡ τοῦ οἴνου δὲ χρῆσις ἐπὶ μὲν τοῦ ψυχροῦ μαρασμοῦ μεγάλως ὠφέλιμος, ἐπὶ δὲ τοῦ περιφρυγοῦς φυκτέον). Selon Alexandre de Tralles I, 365, l'administration de vin est même nécessaire pour les malades atteints de dyscrasie froide et sèche des organes compacts comme dans l'état morbide appelé *marasme*.

Le lait est prescrit par Arétée de Cappadoce, V, 3, Hude, 102, pour ses propriétés bénéfiques :

μαρασμοῦ μέντοι καὶ γάλα ἰητήριον καὶ θρέψαι καὶ ἀλεῖναι καὶ ὑγρῆναι γαστέρα καὶ κύστιν πρηῦναι

«le lait est le remède du marasme : il sert à nourrir, à réchauffer, à humidifier le ventre et à calmer la vessie».

Cette boisson qui, selon Alexandre de Tralles, 4, 365, convient bien aux malades souffrant de fièvres hectiques, est particulièrement utile en cas de marasme (γάλα μὲν οὖν ἅπασι τοῖς ἐκτικῶς ἐπιτήδειον, εἴπερ τι καὶ ἄλλο, καὶ μάλιστα τοῖς μαρασμώδεσι).

Avant tout on donnera du lait de femme, à défaut du lait d'ânesse. Pour ceux qui refusent le lait, il convient de le mélanger à une crème d'orge, à des épis de froment grillé.

Les bains sont-ils utiles? Galien pose la question (VII, 689-690 K) en évoquant le traité consacré au marasme par Philippe, dans lequel il était fait mention de l'usage du bain (ἐπεμνήσθη βαλανείου χρήσεως). Bien qu'une hydrothérapie paraisse naturellement apporter de l'humidité à ceux qui sont complètement déshydratés à la suite d'une marche au soleil estival, ou par une soif excessive, Galien croit cependant que Philippe a condamné l'usage des bains pour ceux qui sont vraiment consomptifs (ἀλλά μοι δοκεῖ Φίλιππος ἐπὶ τῶν ἤδη ὄντως μεμαρασμένων κατεγνωνκέων βαλανείου). Cependant Arétée considère les bains comme un adjuvant thérapeutique, V, 3, Hude, 102. Dans son traitement du marasme (Θεραπεία μαρασμοῦ), il préconise l'association d'exercices (τοισίδε μέντοι, κῆν μαρασμός ἐστι, ἀρήγειν θᾶσσον ἰόντα ἐπὶ λουτρὰ καὶ κινήσιας). Enfin Alexandre de Tralles est favorable à la balnéothérapie pour les dyscrasies froides et sèches ainsi que pour la décrépitude sénile (I, 360).

Cataplasmes et embrocations sont aussi recommandés par Alexandre de Tralles I, 359, qui prescrit alors des cérats rafraîchissants à la rose, au suc de laitue, de pourpier, de morelle ; il faut se garder d'appliquer ces sucs sans les avoir d'abord mélangés à de l'huile d'olives vertes ou à de l'huile rosat.

Des séjours dans des lieux frais sont encore indiqués par ce médecin, I, 360 : on doit placer le malade dans une pièce froide, souterraine, et au besoin arroser le sol d'eau fraîche.

● *Incurabilité du marasme*

Malgré de telles recommandations, il n'en demeure pas moins que les médecins ont conclu à l'impossibilité de guérir le malade. Cette affirmation revient fréquemment dans leurs écrits. Galien a fait, à plusieurs reprises, cette constatation et il le souligne lui-même (*De marcore*, VII, 687 K) :

“Οτι δὲ ἀδύνατον ἰάσασθαι μαρασμόν, ὅταν ὄντως μαρασμὸς ᾖ, λέλεκται μὲν πού καὶ πρόσθεν, ἡνίκα περὶ τοῦ γήρωσ ἐγράφομεν, εἰρησέται δὲ καὶ νῦν

«qu'il est impossible de guérir le marasme, chaque fois qu'il s'agit réellement de marasme, je l'ai déjà dit quand j'ai écrit sur la vieillesse et je le dirai encore maintenant».

Oribase, VI, 21, traitant des fièvres hectiques, établit une différence entre ces affections et le marasme : les premières sont curables, le marasme ne l'est pas : « Il n'est pas difficile de guérir les fièvres hectiques, mais il n'est pas possible de les guérir quand elles sont déjà parvenues au stade du marasme » (τοὺς δὲ ἐξ αὐτῶν μαρασμόν ἀφικομένους οὐδὲ δυνατόν ἐστιν ἰᾶσθαι).

Alexandre de Tralles, I, 369, explique l'incurabilité du mal :

Εἰ τῷ ὄντι μαρασμὸς ἀπώλειά τις παντελής τῆν ἐν τοῖς στερεοῖς ὑγρότητος, ἀνιάτός ἐστιν· εἰκότως οὖν διὰ τοῦτό τινες τῶν ἰατρῶν πλανηθέντες πρὸς τὴν διάγνωσιν ἔδοξαν τεθεραπευκέναι τὸν τῷ ὄντι μαρασμόν

«si le marasme est constitué quand il y a consommation complète de l'humidité qui se trouve dans les organes compacts il est mortel ; aussi est-ce par une erreur de diagnostic que quelques médecins croient avoir guéri le vrai marasme».

Le médecin s'explique alors sur cette prise de position radicale à l'égard du marasme : « en effet, s'il y a un amaigrissement et une atrophie des chairs comparables à une fonte (σύντηξις), il est possible de soigner les malades, mais si c'est l'humidité essentielle qui a disparu complètement, il est impossible de la rétablir. Ainsi la décrépitude sénile est un marasme naturel. De même qu'on ne peut guérir la décrépitude sénile, de même on ne sauve pas du marasme ».

Paul d'Égine conclut également à l'impossibilité de guérir les malades parvenus au stade du marasme (II, 31, τὸς δὲ... εἰς μαρασμὸν ἀφικνουμένους ἀδύνατόν ἐστιν ἰᾶσθαι).

On peut, dans ces conditions, se demander pourquoi les écrits médicaux comptent autant de chapitres intitulés « traitement du marasme » et pourquoi ils conseillent des soins divers. La réponse se trouve chez Alexandre de Tralles, I, 369 : « On doit s'efforcer cependant par philanthropie d'utiliser les secours de l'art médical et de ne pas abandonner complètement ces malades... Mais plus le malade est gravement affecté, moins il faut agir, car on ne doit pas entreprendre de soins pour les cas désespérés. » Un constat aussi pessimiste conclut les analyses des médecins anciens qui ont décrit l'affection et ont tenté de soulager les patients. C'est que les signes du marasme révèlent un processus bien entamé qui s'achève inéluctablement par la mort. La convergence des affirmations des médecins anciens sur le déclin irréversible qu'est le marasme nous conduit à revenir sur l'étymologie de μαρασμός et du verbe d'où le substantif est issu.

Μαράινω présente une finale -αίνω qui peut être analogique de verbes de sens proche comme κηραίνω « détruire », passif « être détruit », ou de sens opposé comme ἰαίνω « guérir »³³. Les plus anciennes étymologies³⁴ établissent un lien entre cette forme verbale et le présent à infixé nasal μάραμαι « combattre, lutter »³⁵. Toutefois les sens attestés en grec pour μαράινω sont difficilement conciliables avec une telle étymologie. En effet, dans ses emplois anciens, μαράινω traduit l'extinction pure et simple et, même si le sens indiqué ultérieurement chez Aristote, *loc. cit.*, n'est pas encore présent dans les textes homériques, les occurrences épiques ne suggèrent pas la moindre lutte pour mettre fin à un feu qui, de fait, résiste peu. Il ne s'agit jamais d'un incendie que l'on devrait combattre, mais d'un foyer restreint. Les autres emplois concrets observés dans la littérature grecque révèlent une diminution, un affaiblissement, une disparition, sans impliquer un combat. Les emplois médicaux du verbe et du substantif évoquent tous un déclin, sans heurt, sans résistance. La description galénique des trois types de mort dans le *De crisisibus*, III (187, 5-7 Alexanderson ; IX, 733 K) montrait

(33) Cf. H. Frisk, *GEW*, s.u.

(34) E. Schwyzer, *Gr. Gr.* I, 693 ; E. Fraenkel, *Denominativa*, 23, Frisk, *op. cit.*

(35) On rapproche alors skt. *mṛṇāli* « écraser », arm. *mart* « combat ».

dans le marasme une extinction sans souffrance. Nous écartons donc cette étymologie³⁶ qui pourrait convenir pour la forme, mais présente une réelle incompatibilité sémantique avec les attestations de la famille de *μαραίνω*.

En revanche, la place occupée par *μαραίνω* et ses dérivés dans le champ sémantique du *dépérissement*, de la *disparition*, de la *mort*, s'impose au lexicologue. Ni le sens attesté à date ancienne «(s')éteindre», ni le référent *feu* ne constituent un obstacle pour rattacher en définitive *μαραίνω* et ses dérivés à la racine indo-européenne **mer-* «mourir»³⁷ et nous répondrons ainsi positivement à la question posée par P. Chantraine³⁸ qui s'interrogeait sur un rapport possible entre la famille de *μαραίνω* et les formes indo-européennes de la racine de la mort.

Le sens originel de *μαραίνω* doit être *mourir*. Le verbe est donc parallèle à *κηραίνω* pour le sens et pour la forme. Les occurrences les plus anciennes ont développé des emplois imagés illustrant, chacun, un processus de disparition adapté aux divers référents : le feu meurt en s'éteignant ; l'eau manque et le débit du fleuve diminue ; les nuages se dissipent ; la plante, arrivée à son terme, se dessèche. Les médecins ont donc transposé une image au corps humain. C'est ce qu'explique Galien, *loc. cit.*, en parlant de l'extinction du feu. Mais Aétius, *loc. cit.*, établit une comparaison entre un patient atteint de marasme et un arbre sec, mettant ainsi en évidence une autre analogie. Du reste, les termes impliquant la notion de sécheresse sont omniprésents dans les descriptions du marasme et il se pourrait que pour beaucoup de médecins anciens le transfert de sens soit fondé sur le sème *sec*. Mais peu importe, à vrai dire, la métaphore précise qui conduit à l'emploi médical, puisque l'une ou l'autre illustre, à travers une application apparemment distincte, mais fondamentalement similaire, le procès commun sous-jacent *mourir*. La morphologie des deux substantifs dérivés de *μαραίνω* est à cet égard, révélatrice : *μάρανσις* comme *μαρασμός* sont caractérisés par des suffixes d'action : ce sont des noms de procès, même s'ils servent à évoquer ce que nous serions tentés de considérer comme un état pathologique, ou naturel, dans le cas du vieil-

(36) P. Chantraine, *DÉLG*, s.u., émet déjà des réserves sur la parenté étymologique de *μαραίνω* et *μάραμαι* établie par ses prédécesseurs.

(37) On rapprochera dès lors de gr. *βροτός* «mortel», *ἄμβροτος* «immortel» arm. *mard* «mortel», skt. *mṛtá-* «mort», lat. *mortuus*, v. slav. *mrŭtvŭ*.

(38) *DÉLG*, s.u. *μαραίνω* et s.u. *βρότος*.

lissement. Ces deux substantifs désignent une progression jusqu'à un aboutissement inévitable : l'élan s'interrompt, le souffle s'arrête, la flamme s'éteint, en un mot l'issue est la même.

Dans le lexique médical de la consommation *μαρασμός* a eu quelques prédécesseurs. *Τηκεδών* « fonte, dissolution »³⁹ traduit aussi la consommation depuis l'époque archaïque (*Od.* 11, 201), mais, alors que le verbe *τήχω* ne cesse d'évoquer le dépérissement chez les médecins grecs, le substantif en *-δών* a connu un déclin. *Φθίσις*⁴⁰, avec le verbe *φθίνω* dépeint d'une façon générale toute consommation⁴¹ et plus particulièrement la phtisie au sens moderne du terme ; *φθόγη*, de la même racine, avec un degré vocalique différent, a toutefois un sens difficile à déterminer car il diffère selon les textes et les époques. Il est probable que la distinction des *Definitiones medicae*, XIX, 419 K⁴² ne s'adapte pas aux emplois de l'époque classique⁴³. Les composés *ἀτροφία* et *καχεξία* s'appliquent à deux variétés de consommation⁴⁴, selon le médecin latin Celse, *De medicina*, III, 22 : « elles résultent du manque d'aliments ou de l'incapacité du corps à en profiter

(39) *Τήχω*, employé pour toute matière susceptible d'entrer en fusion, évoque aussi les affections physiques et morales (cf. D. Arnould, « *Τήχων* dans la peinture des larmes et du deuil chez Homère et les Tragiques », *Rev. Phil.* 60, 1986, 267-274). En latin la même racine a fourni *tabeo*, *tabesco* « fondre », les substantifs *tabum*, *tabes*, des adjectifs dérivés, *tabidus* (voir A. Debru, « Consommation et corruption : l'origine et le sens de *tabes* », Mémoires du centre Jean Palerne, VII, 1988, 19-31. É. Littré, *Dictionnaire de médecine, s.u.*, considère *tabitudo* comme le correspondant sémantique latin de *μαρασμός*. Cependant L. Demaitre, *op. cit.*, a montré l'imprécision de la terminologie dans les traductions latines du traité du marasme au Moyen Âge et à la Renaissance, qui ont employé *tabes*, *marcor*, *consumptio*, *ptisis*).

(40) *Φθίσις* est à l'origine un terme général : il s'applique à la lune qui décroît, au coucher du soleil, à toute sorte de diminution qui se termine par une disparition. On constate un parallélisme dans les emplois de la famille de *φθίνω* et celle de *μαραίνω*.

(41) « Cependant le découpage nosologique du médecin hippocratique ne correspond pas à celui de la médecine moderne » : M. D. Grmek, *Les maladies*, 20 et 269, 272, 275, 283-284 ; voir J. Jouanna, édition des *Maladies* II, 48, n. 3 à p. 183.

(42) *Φθίσις* est l'ulcération du poumon ou de la poitrine ou de la gorge, amenant toux et fièvre. *Φθίσις* diffère généralement de *φθόγη* car *φθίσις* désigne tout amaigrissement et consommation du corps, tandis que *φθόγη* se dit particulièrement de ces manifestations quand elles sont dues à un ulcère. Dans la médecine tardive, *φθόγη* désigne une forme particulière de *φθίσις* : voir M. D. Grmek, *op. cit.* 272.

(43) M. D. Grmek, *op. cit.*, 283.

(44) La troisième est celle que les Grecs appellent *φθίσις*.

même quand il y a abondance »⁴⁵. L'apparition de *μαρασμός* dans les écrits scientifiques pourrait correspondre à une tentative des médecins des premiers siècles de notre ère pour discriminer des termes sémantiquement proches, tous pourvus, à l'origine, d'une signification générale, mais qui ont tendu, avec le temps, à acquérir une certaine spécificité, même s'il n'est pas aisé pour nous de percevoir la signification clinique d'une telle distinction⁴⁶. Un fait capital pour l'histoire du vocabulaire de la consommation est sans doute l'évolution sémantique qu'a connue *φθίσις*. Ce terme, qui dénotait à l'origine tout dépérissement, s'est peu à peu spécialisé pour se référer à la phtisie pulmonaire. Il est permis de penser que les médecins ont alors eu recours au dérivé de *μαραίνω*, dont les emplois sont parallèles à ceux de *φθίνω*⁴⁷, pour occuper une fonction sémantique laissée vacante par la tendance de *φθίσις* à la spécialisation. C'est en effet au début de notre ère que *φθίσις* semble rétrécir sa signification et que *μαρασμός* vient à point pour combler une lacune et pour remédier à une possible ambiguïté de *φθίσις*⁴⁸.

Françoise SKODA,
Université de Paris IV.

(45) A. Debru, *op. cit.*, 26.

(46) M. D. Grmek, *op. cit.*, 272.

(47) Fait remarquable, la racine indo-européenne **dhgh^wey-* (skt. *kṣi-*, gr. *φθι-*) à laquelle se rattachent *φθίνω* et sa famille évoque le *flétrissement* (R. Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden, 1967, n. 971 g et n. 389; Ch. de Lamberterie, *Les adjectifs en -ύς. Sémantique et comparaison*, Louvain-la-Neuve, 1990, 159 et n. 13; 202 et n. 7.

(48) M. D. Grmek, *op. cit.*, 272, considère que « dans le *Corpus hippocratique* *φθόγη* figure comme une tentative avortée visant à supprimer l'inconvénient technique du double sens de *φθίσις*. *Μαρασμός* nous paraît être une tentative réussie pour différencier la consommation de la phtisie pulmonaire.